NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

81 N° 10 1959

Histoire de la crèche de Noël d'après un ouvrage récent

Roger MOLS (s.j.)

p. 1049 - 1072

https://www.nrt.be/en/articles/histoire-de-la-creche-de-noel-d-apres-un-ouvrage-recent-1941

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Histoire de la crèche de Noël d'après un ouvrage récent

La crèche de Noël relève à la fois de l'art chrétien, du folklore religieux, de l'enseignement catéchétique intuitif, de la piété populaire, de la para-liturgie, de la psychologie religieuse. C'est dire combien son histoire est complexe, combien il est difficile de dépasser en ce domaine le stade de l'amateurisme ou de la pieuse vulgarisation. C'est dire aussi combien rares sont les ouvrages vraiment valables en ce domaine.

Nous croyons donc qu'il n'est pas inutile de faire connaître au public de langue française les principaux résultats d'un travail sur ce sujet, paru en Allemagne, il y a quelques années, et qui n'a pas suffisamment retenu l'attention qu'il mérite [1].

Impossible de taxer d'amateurisme un ouvrage rédigé par un des meilleurs spécialistes en la matière. Conservateur en chef du Musée national bavarois, où se trouvait réunie, avant la dernière guerre, la collection de crèches la plus riche du monde, M. R. Berliner a édité jadis une série de 168 reproductions commentées sur le thème de la Crèche [2]. Il avoue lui-même présenter ici le fruit de trente années de

---

1. R. Berliner. — *Die Weihnachtskrippe*. Munich, Prestel Verlag, 1955, 29 × 22 cm., 244 p., 98 repr. Prix : 50 marks. L'ouvrage se compose de quatre parties. Les deux premières comprennent le texte. Sous le titre « Généralités » l'auteur groupe quelques problèmes qui intéressent l'ensemble de son sujet : essai de mise au point du concept « crèche » ; examen de quelques termes employés pour la désigner ; étude historique des milieux dont l'influence s'exerça dans un sens favorable ou défavorable sur la diffusion des crèches. La suite de l'exposé proprement dit, qui recouvre une bonne centaine de pages, est intitulée « Particularités ». On y trouve l'étude détaillée de la manière dont la crèche a évolué, depuis l'époque de son apparition jusqu'au début du XIXe siècle, dans les diverses régions géographiques. Pages très denses qui ouvrent la voie vers des directions nouvelles et donnent pour la première fois une synthèse reposant sur une enquête heuristique réellement à la mesure de son sujet. Un petit millier de notes et de références fournissent une mine inépuisable de renseignements complémentaires. Trois registres donnent au lecteur un fil d'Ariane bien nécessaire. Enfin l'illustration est groupée sur des planches en hors-texte réunissant 98 reproductions très variées. Elle permet de se rendre compte *de visu* de la grande variété des réalisations en matière de crèches. Pour abréger notre exposé, nous limiterons les références au strict minimum. Les excellentes tables de l'auteur permettront sans peine à qui le désire de vérifier la provenance des détails cités.

2. *Denkmäler der Krippenkunst*, 21 fascicules de 8 reproductions avec commentaires, Augsbourg, 1926 et suiv. — Voir liste des pièces reproduites dans cette collection dans Berliner, pp. 226-227.

recherches, dont plusieurs consacrées en Italie à son sujet de prédilection.

Il suffit aussi d'ouvrir cet ouvrage à n'importe quelle page pour se convaincre de sa haute tenue scientifique, en constatant combien elles sont bourrées de détails, de précisions, de citations, de références. Le seul reproche que l'on puisse faire à l'auteur c'est d'avoir enseveli son lecteur sous une telle avalanche de données, qu'il finit par éprouver le sentiment des mages au moment où ils se virent privés des services de leur étoile conductrice.

Pour donner une idée de l'envergure des enquêtes heuristiques devant laquelle l'auteur n'a pas reculé, spécifions qu'elles s'étendent à toute la chrétienté occidentale et qu'il les a poussées dans le temps jusqu'au milieu du XIXe siècle. Il s'est informé de la place tenue par la Nativité dans les représentations des mistères et jeux scéniques du moyen âge et dans le théâtre scolaire des Jésuites. Il a recherché dans les *ordines* et *officia* médiévaux les indications rubricales témoignant de coutumes para-liturgiques. Il s'est livré à des recherches philologiques sur l'usage et le sens donné aux termes désignant la crèche dans les principales langues européennes. Il s'est ingénié à relever dans des registres de comptes, paroissiaux ou privés, des traces d'anciennes crèches disparues de nos jours, pour y apprendre le nom des artistes qui les façonnèrent et le prix qu'elles ont coûté. Il a dépouillé les anciens ouvrages de dévotion et les anciens récits de pèlerinages, pour y glaner toutes les indications utiles concernant la place du mystère de Noël dans la piété des siècles écoulés, et retrouver le mobile interne qui explique la confection des crèches. Il a complété toutes ces indications par celles des catalogues de musées ou d'expositions d'art.

Bien entendu, cette enquête heuristique englobe un domaine si vaste qu'il lui est impossible d'être exhaustive. Elle est seulement très complète et force l'admiration de tout chercheur non prévenu. Pour le domaine géographique et linguistique qu'il a pu prospecter personnellement à longueur d'années : l'Allemagne du Sud et l'Italie, on peut estimer que son ouvrage épuise la matière dans l'état actuel de la documentation. Pour le reste de l'Europe, son information est plus limitée [3]; elle ne repose ordinairement que sur des renseignements indirects et il est le premier à en reconnaître les faiblesses.

---

3. L'absence à peu près complète des Pays-Bas catholiques et la place restreinte détenue par la France dans l'exposé géographique de l'auteur frappe immédiatement. Bien qu'il prétende avoir fait buisson creux dans son dépouillement de plusieurs douzaines de volumes de revues historiques régionales, il est peu vraisemblable que les historiens de la spiritualité française se contenteront d'un tel procès-verbal de carence. Quant aux Pays-Bas, tout ce que l'auteur nous en apprend est antérieur au XVIIe siècle. Comment supposer que, dans une région où l'influence de l'Espagne puis de l'Autriche, deux pays où les crèches étaient à l'honneur, s'est exercée pendant l'époque même de leur efflorescence, aucun phénomène d'osmose n'ait eu lieu en ce domaine qui répondait si parfaitement au tempérament flamand. D'ailleurs, comment expliquer que la seule étude théorique traitant des crèches ait été composée en 1618 par un jésuite belge, natif de Huy, le P. Philippe de Berlaymont (voir p. 1058), si celui-ci n'en a pas eu d'exemples sous les yeux? Et est-il admissible que cet ouvrage soit resté sans influence dans le pays même où il parut? L'enquête heuristique de l'auteur nous paraît donc avoir fait trop bon marché de plusieurs pays européens, comptant parmi les plus importants dans l'histoire des dévotions chrétiennes.

Tel qu'il nous l'a donné, il est permis de dire, en toute vérité, que l'ouvrage de M. Berliner renouvelle le sujet.

Nous lui sommes tout d'abord redevables d'une remarquable *analyse psychologico-religieuse de la crèche* et de très précieuses *notations de terminologie.*

Toute reproduction intuitive du mystère de la Nativité n'est pas une crèche de Noël au sens précis du terme.

Il faut de toute évidence écarter toutes les reproductions à deux dimensions seulement. Mais on ne peut pour autant désigner du nom de crèches toutes celles qui ont gardé la dimension en profondeur.

C'est qu'une véritable crèche de Noël ne peut en aucune manière « distraire » le spectateur, ni par la virtuosité technique, ni par des qualités artistiques proéminentes, ni par un langage ésotérique, ni par aucun symbolisme. Le but auquel elle doit répondre n'est pas avant tout théâtral ou pictural. Il ne s'agit pas de faire œuvre esthétique; pas davantage d'éveiller dans le cœur des fidèles des sentiments religieux par le truchement de quelques reproductions idéalisées. Mais il s'agit de faire naître chez le spectateur un sentiment de ce que les Allemands appellent « *Miterlebnis* », de le dépouiller précisément de sa qualité de spectateur qui juge et apprécie par le dehors, pour lui donner le sentiment de participer lui-même à la scène qu'il contemple, de la revivre pleinement dans un cadre aussi « réaliste » que faire se peut. En fait, exactement ce que saint Ignace entendait obtenir de son retraitant par ses exercices de contemplation.

Sur ce point, l'auteur reprend à son compte la thèse déjà formulée il y a un quart de siècle par un critique français, L. Dor : « Construire une crèche, ce n'est point un divertissement, mais un acte de piété; c'est une prière en action. C'est perpétuer, sous une forme figurée, l'offrande des présents au divin Enfant... Construire une crèche, c'est, en reconstituant l'offrande des bergers et des rois mages, y participer en quelque sorte [4] ».

La crèche est aussi quelque chose que l'on construit. Normalement, elle n'est pas une reproduction permanente et inamovible, mais une construction occasionnelle et passagère, provoquée par le retour du cycle liturgique et qui perdrait de son sens à une autre époque de l'année.

La première tâche de l'historien devra donc consister à distinguer soigneusement les « crèches » qui répondent à ce besoin interne et à ces critères des autres représentations intuitives dont l'inspiration est différente.

Par malheur, on se heurte dans cette tâche à une ambiguïté de terminologie : dans toutes les langues de la chrétienté, le terme même de

4. L. Dor, *Quelques lettres de Grèce,* Paris, 1937, p. 146. Cité à la note 300.

crèche et ses équivalents [5] ont servi et parfois servent encore à désigner des choses très variées : la grotte ou l'étable servant d'abri aux troupeaux, la partie ou la paroi postérieure de cette grotte, la mangeoire du bétail, l'endroit de la naissance du Christ, toute reproduction de la Nativité. Cette ambiguïté complique la tâche des historiens chargés d'interpréter d'anciens documents où figurent des termes de cette espèce. Certains auteurs ont eu conscience de cette ambiguïté et ont essayé d'y remédier, mais en vain, en suggérant des précisions de terminologie lorsque l'usage en avait retenu plusieurs, comme ce fut le cas en espagnol : *pesebres, belénes, nacimientos* [6].

En conclusion de cette partie de son étude, l'auteur propose la définition suivante : *les crèches de Noël sont des représentations d'événements qui se rapportent à la Nativité, dans lesquelles des figurines donnant l'impression la plus vivante et la plus corporelle possible sont réparties dans l'espace réel à trois dimensions de telle manière qu'en celui qui les contemple naisse le sentiment qu'il y assiste lui-même et qu'ainsi les sentiments religieux soient stimulés en lui avec la force qui correspond au mystère auquel il prend part* [7].

Fort de cette définition, M. Berliner aborde les témoignages historiques : restes conservés d'anciennes représentations de la Nativité ; documents qui en font mention. De leur examen, il dégage une synthèse historique assez inattendue et incontestablement nouvelle. Il n'est pas interdit de parler d'un véritable renversement de perspective.

On sait que la tradition populaire, trop souvent répétée par des études de vulgarisation [8], a attribué à saint François d'Assise un rôle très important, voire décisif, dans l'histoire des crèches de Noël. Celle-ci aurait sa principale origine dans la fameuse célébration de la Messe de Noël de 1223.

En fait, ici comme dans plusieurs autres sections de l'histoire dévotionnelle, la tradition aurait attribué une importance démesurée et une interprétation excessive à un événement dont les dimensions réelles furent bien plus modestes. L'auteur ramène cet épisode à de plus

5. L'auteur étudie surtout l'emploi des termes latin (praesepe), italien (presepe), allemand (Krippe), portugais (presepio). Qui nous donnera un dictionnaire historique international des termes religieux et cultuels ?

6. E. Giménez Caballero, *El Belén de Salzillo en Murcia*, Madrid, 1934, pp. 106 sq. Il propose d'appeler « *pesebres* » (dérivé de *praesepe*) les crèches populaires ; « *belénes* » (dérivé de Bethléem) les crèches des églises ; « *nacimientos* » (= nativités), celles des milieux aristocratiques. En fait, la terminologie ne connait aucune spécialisation.

7. Berliner, p. 14.

8. Tout récemment encore, un article, par ailleurs très intéressant et documenté, de F. X. Weiser, *Le Folklore de l'Avent et de Noël*, dans *La Maison Dieu*, n° 59 (3e trim. 1959) affirme textuellement que « Depuis l'époque de saint François d'Assise, la crèche de Noël est devenue un spectacle familier dans les maisons des fidèles du monde entier » (p. 109).

justes proportions. L'innovation du Poverello fut d'avoir choisi pour célébrer les saints mystères un cadre naturel plus évocateur du milieu qui vit se dérouler la Nativité. Mais aucun des personnages de la Nuit Sainte n'était réellement représenté. Toute l'impression devait reposer sur le sentiment du mystère et sur une vision des yeux de la foi (l'identité entre l'Hostie consacrée et l'Enfant Dieu) et nullement sur une perception des yeux du corps donnant l'illusion de la réalité. Son apport contribua donc à enrichir le « sens de la Noël », mais ne peut être considéré comme ayant directement favorisé la représentation réaliste de la Nativité.

De même, l'auteur dénie explicitement aux Frères Mineurs l'honneur d'avoir été les principaux propagateurs de la Crèche.

Il s'y voit contraint par sa propre méthode de travail, une méthode rigoureusement — peut-être faut-il dire trop rigoureusement [9] — scientifique. Pour déterminer dans quelle mesure les divers milieux se sont montrés accueillants à la Crèche et empressés à en propager l'usage, l'auteur prétend ne retenir comme prouvés que les seuls faits établis par les pièces elles-mêmes ou par des documents authentiques qui en font mention. Il rejette sans appel tout ce qui repose seulement sur des traditions, quelle que soit la valeur des écrivains qui s'en firent l'écho. Il aboutit ainsi à des conclusions qui s'écartent plus d'une fois de l'opinion habituellement reçue.

Constatant l'absence de toute preuve historique, au sens où il l'entend, à l'appui de la thèse traditionnelle concernant les Frères Mineurs, il croit devoir conclure à l'inconsistance de cette tradition, dont deux jésuites, le français Théophile Raynaud († 1663) et le grand historien de la dévotion de la Sainte-Enfance, Giuseppe Antonio Patrignani († 1733) s'étaient faits les propagateurs et les garants. Pour lui c'est vraiment un jugement sans appel : « On ne connaît aucun fait indiquant que l'ordre de Saint-François à ses débuts ait fait usage de crèche de Noël [10] ».

D'ailleurs, cette carence documentaire ne se limite pas aux seuls

---

9. Il est bien évident, en effet, que pour un grand nombre de « faits » historiques il n'existe aucune pièce qui puisse en témoigner, aucun document qui puisse en faire mention. C'est même le lot de l'immense majorité des événements passés. Il sera à tout jamais impossible de démontrer « scientifiquement » qu'ils ont eu lieu. Ils n'en ont pas moins existé. Plus on s'écarte des événements marquants, des institutions juridiques et des milieux cultivés, pour aborder le domaine des us et coutumes et des façons de vivre quotidiennes et populaires, plus il est invraisemblable qu'il se soit trouvé quelqu'un qui en ait fait mention. Et, si mentions en furent faites, leur fréquence ne répond certes pas à celle du phénomène mentionné. L'historien, esclave de sa méthode scientifique rigoureuse, sera donc contraint d'ignorer des secteurs entiers du passé de l'humanité, de ceux surtout qui relèvent d'attitudes collectives. Il devra dire qu'il n'en sait rien. Mais de là à reconstituer toute une évolution, sans en tenir compte, il y a une marge considérable.

10. Berliner, p. 28.

Frères Mineurs. Elle affecte toutes les catégories d'indices historiques qui pourraient révéler l'existence d'une crèche proprement dite durant toute la fin du moyen âge. Il n'était tout simplement pas question de crèches, ni franciscaines ni autres, durant toute cette période.

Aussi — et c'est sa conclusion la plus « révolutionnaire » — l'auteur estime qu'il faut ramener jusqu'au milieu du XVIe siècle les origines de la crèche.

Avant cette époque, nos ancêtres connaissaient déjà depuis plusieurs siècles des représentations des mystères de la Nativité. Elles se virent même fortement stimulées par le caractère affectif, populaire et humain de l'automne médiéval. Mais elles semblent avoir répondu à une inspiration quelque peu différente. Et, en fait, aucune ne correspondait pleinement à la crèche telle que nous la voyons apparaître à partir des années 1550 et telle qu'elle s'est maintenue jusqu'à nos jours.

C'est dans cette « préhistoire » de la Crèche et non dans son histoire proprement dite que s'inscrit l'innovation de saint François d'Assise.

Au cours de cette « préhistoire », la piété de nos ancêtres s'est montrée très inventive. Elle créa diverses formules, qui ont fait office de *jalons précurseurs* vers la réalisation de crèches proprement dites.

Avec la plus ancienne et la plus célèbre, celle des *jeux scéniques se déroulant à l'église,* soit dans le chœur, soit dans quelque autre endroit approprié, on se meut à la frange des cérémonies liturgiques occasionnelles et de celles que l'on appellerait de nos jours des paraliturgies. Comme celui des crèches, leur but était de mieux faire communier le peuple au mystère de Noël. Mais ils constituaient trop souvent un pieux « spectacle » et leur cadre était trop souvent conventionnel pour donner pleinement le sentiment de la réalité. Pourtant le « mistère » se jouait parfois avec tout un attirail d'accessoires de théâtre et, plus d'une fois, il eut recours à des tableaux ou à d'autres représentations figurées pour suppléer des « acteurs » ou des « figurants » en chair et en os, qu'il était souvent difficile de représenter vivants, tels l'Enfant Jésus, l'âne et le bœuf (ceux-ci paraissent pour la première fois à l'église des Dominicains à Milan en 1336).

Le succès de ces jeux de Noël fut considérable. Certains se répétaient tous les dimanches et jours fériés depuis la Nativité jusqu'à la Chandeleur.

Les progrès de l'inspiration réaliste dans l'art sculptural et la défaveur officielle témoignée aux jeux scéniques permirent de substituer à ceux-ci des *reconstitutions permanentes de la Nativité,* au moyen de statues ou de figures fixes ornant un local ou un autel spécialement affectés à cet effet : chapelle latérale dans une église, sanctuaire isolé, niche ou crypte à ornementation appropriée, donnant

l'impression de recréer un fragment de paysage exotique avec l'événement à représenter. Des sanctuaires de cette espèce existaient encore en plus grand nombre pour commémorer quelque événement de la Passion ou de la mise au tombeau, et, de nos jours, les « Grottes » de Lourdes, ainsi accolées à des églises ne sont pas rares.

Les avantages et les inconvénients de cette formule découlaient de sa permanence : accessibilité en tous temps, « prédication » ininterrompue, emploi de matériaux résistants, et donc coûteux ; besoin d'un espace assez vaste disponible en tous temps.

Plus encore que celle des jeux scéniques, cette formule a contribué à nourrir la dévotion chrétienne envers les mystères de l'enfance du Christ. Ce furent ordinairement des reproductions permanentes de cette espèce que les médiévaux désignaient du nom de *praesepia*.

La plus ancienne dont le souvenir nous est parvenu date de 1291. C'est une adoration des Mages fondée à Sainte-Marie-Majeure par le chanoine Pandulphe. Elle comptait plusieurs dizaines de figures inamovibles de grandeur naturelle.

Après quoi il faut redescendre jusqu'en 1384, pour trouver la première attestation documentaire détaillée d'une reproduction permanente de la Nativité. Elle fut commandée par Vanni Mainardi de Monterubbiano à Fra Giovanni di Bartolomeo et lui coûta 50 florins. Elle comprenait : Marie et l'Enfant, Joseph, 2 anges, un berger portant deux moutons, un agneau, la tête de l'âne et celle du bœuf, ces deux dernières devant être fixées à une paroi latérale.

A partir du XVe siècle, ces reconstitutions de la Nativité deviennent très fréquentes en Toscane et en Ombrie. Une des mieux conservées est celle du couvent des Dominicains de Sienne, qu'il faut attribuer à l'Ecole d'Andrea della Robbia, et qui représente l'annonce aux bergers. Une autre, encore plus remarquable, sculptée par Federico Brandani, vers 1550, orne la *Capella del presepio* du nouveau couvent de S. Joseph à Urbino. Elle occupe toute la paroi du fond, derrière un autel, où se célèbre encore de nos jours une messe de minuit. Elle représente l'arrivée des bergers à la grotte. L'auteur a réussi malgré la taille des statues à faire du petit Enfant dans sa Crèche le véritable centre de sa composition.

Vers la même époque, une autre région commence à se faire remarquer par ses nombreuses créations de nativités sculptées : la ville et le pays de Naples. Dès le début, les productions napolitaines se signalent par leur variété, leur charme, leur naturel et le nombre de leurs figures. En 1487 ou 1488, un voyageur de Valenciennes, Jean de Tournay, ne put cacher son admiration en visitant S. Giovanni a Carbonaro : «Sur le costé, emmy laditt église, à la main gaulce là y a une cappelle de la Nativité... laquelle est faicte et entaillée en une vive roche et fort bien faicte... Yl y a une Nativité, en laquelle la Vierge Marie est ens son lict, le beuf d'ung costé dudit lict et l'asne de l'aultre, et deux femmes comme faisant la buée, et Joseph quy est assis sur le bas de l'asne[11] ». Il avait fallu six ans pour terminer cette chapelle qui avait été commandée par un négociant en épices, Jaconello Pepe.

Une autre crèche permanente fut commandée en 1508 par un mécène, Ettore Carafa, pour l'église de S. Domenico Maggiore. Elle comprenait 28 figures et coûta 85 ducats. Des créations analogues virent le jour en Sicile, à Major-

11. Cité par Berliner, note 360.

que, dans les Abruzzes et surtout en Apulie, où elles se multiplient au début du XVIe s. Par contre, dans l'Italie du Nord, elles ne connurent pas la même vogue, à part l'enchaînement des chapelles édifiées au Monte Sacro de Varallo à partir de 1486. Il s'agissait ici de reproduire en raccourci les Stations parcourues par les pèlerins en Terre Sainte pour le gain des indulgences. Les chapelles 5 à 7 qui commémorent l'Enfance reproduisent 3 épisodes : arrivée des mages, adoration des bergers, Sainte Famille à Bethléem.

Comme on le voit, les « crèches » permanentes étaient parfois divisées en plusieurs scènes contiguës ou superposées en étages, pour pouvoir représenter, soit des épisodes successifs de l'Evangile de l'Enfance, soit des plans divers d'un même épisode. Un cadre très usité à cet effet était le « mont de la Nativité », où les diverses scènes se jouaient à des niveaux divers : le Ciel avec les anges, la campagne où veillent les bergers, la route suivie par le cortège des mages, la grotte où l'enfant vient de naître.

Un pas de plus dans cette direction, et voici la formule des *retables* : ensembles sculpturaux très riches dépassant largement le cadre des événements qui gravitent autour de la Noël et s'intégrant dans l'architecture totale de l'édifice religieux. Permanents eux aussi, ils compensent la réduction des dimensions des personnages par un enrichissement de leur nombre et par la multiplication des détails représentés. Mais arrachez-les de leur prison, et vous aurez des crèches mobiles avant la lettre.

Le développement des *mécanismes d'horlogerie* aux XIVe et XVe siècles permit d'y brancher des personnages mobiles. Il y eut ainsi des carillons capables de déclencher un cortège de marionnettes virevoltant autour d'un axe et pouvant poser quelques gestes préfixés. La scène ordinairement reproduite fut le cortège des rois mages passant devant la Vierge et l'enfant et leur témoignant des signes de déférence. L'auteur mentionne ceux de Strasbourg (mi-XIVe s.), de Reims (XIVe s.), de Lund (± 1400), de Bologne (1451), de Reggio Emilia (1481), de Venise (1499).

S'inspirant en partie de la formule des retables, mais de dimensions beaucoup plus restreintes et répondant à un programme strictement limité au Mystère de l'Enfance, les « *Bethléems* » connurent une très grande vogue au XVe siècle. On désigne ainsi des sortes de théâtres miniatures en métal précieux reproduisant à échelle très réduite le cadre des événements du cycle de la Nativité et pouvant contenir un jeu de figurines du même métal souvent serties de brillants ou d'émaux de valeur. Ils servaient de reliquaires à des objets commémorant l'Enfance provenant prétendûment de Bethléem : langes, cheveux ou vêtements de la Vierge, et devaient être déposés sur l'autel au temps de Noël.

Un des plus célèbres fut celui dont l'évêque d'Utrecht, David de Bourgogne,

enrichit sa cathédrale en 1489. Il représentait la scène de la Nativité et celle de l'Adoration des Mages. Le tout, évalué à 150.000 florins, fut fondu à la monnaie en 1578.

Enfin une dernière formule, très largement répandue au Nord des Alpes, surtout au XVe et au début du XVIe siècle, axée elle aussi sur le Mystère de la Nativité, beaucoup moins coûteuse et plus appropriée aux assistances nombreuses : les « *repos de Jésus* ». Un berceau grandeur naturelle muni de plusieurs rubans et cordons contenant une reproduction de l'Enfant Dieu était mis en évidence à l'église, parfois au milieu d'accessoires très imposants (roches, huttes). Le peuple chrétien — surtout les enfants — venaient lui rendre visite, chanter des cantiques en son honneur et surtout le bercer en tirant sur le ruban attaché au berceau.

A Brixen, en 1560, les enfants de la ville étaient invités, par une sonnerie spéciale, à se rendre à la cathédrale tous les dimanches et jours fériés entre la Noël et la Chandeleur. Le sacristain venait déposer sur un autel la crèche avec l'enfant. Deux écoliers le berçaient, tandis que les cloches sonnaient à toute volée et que les enfants chantaient « In dulci jubilo ». Enfin chacun des assistants pouvait s'approcher et baiser l'Enfant Jésus. Programme très idyllique, qui en fait fut trop souvent l'occasion de « chahuts » auxquels se livraient les gamins. Aussi le sacristain était-il invité à se munir d'une verge pour sévir contre les troublions. Précaution nullement superflue. A l'inauguration d'une nouvelle crèche à l'église des Jésuites de Mindelheim (Bavière) les gamins firent montre d'une telle indiscipline, leurs cris furent tels que les filles placées au premier rang furent incapables de continuer leurs chants ; le sacristain dut les chasser de l'église à coups de fouet [12].

Finalement ce genre de représentations suscita les mêmes réactions que les jeux scéniques. Elles cédèrent la place aux crèches du type moderne.

Il suffisait d'emprunter quelques éléments à chacune de ces formules et de les combiner pour obtenir la crèche telle que nous la connaissons.

Quel fut le génial inventeur de la nouvelle formule ? Où et quand fut-elle réalisée pour la première fois ? Les documents étant muets, l'auteur ne répond pas. Il s'est borné à attirer l'attention sur les plus anciens témoignages en la matière, à repérer et à dater les crèches dont l'existence est historiquement prouvée, à retracer la filière de leur évolution.

Alignons quelques dates significatives parmi celles que mentionne l'auteur.

1558 Crèche à 14 figurines. Naples, chapelle des Dominicaines.
1560 env. Crèche à figurines amovibles du prince de Medicis.
id. Crèche de même espèce chez un chanoine de Vich (Catalogne).

12. Berliner, p. 16 et note 38.

id. Id. chez les Jésuites de Coïmbre.
1562 Id. chez les Jésuites de Prague.
1567 Premier exemplaire de crèche dans une maison particulière : famille Piccolomini à Celano (Abruzzes).
1579 Crèche à figurines articulées de l'archiduchesse Marie de Styrie.
1590 env. Crèche d'Anvers : Première en date dont des pièces ont été conservées.
1590-95 Diffusion des crèches dans diverses Missions de Jésuites (Indes, Brésil, Japon).
Fin XVIe Crèche (domestique?) de Chaource (Aube).
1602 - 1607 Jésuites d'Altötting et de Munich. Crèches à aménagement interchangeable.
1606 Crèche à double registre superposé. Donna Giovanna de Capoue.
1609 Crèche théâtrale des Jésuites. Messine.
1610 Couvent des Carmes Monteoliveti : Crèches à figurines habillables.
1611 Id. des Jésuites de Monreale.
1618 Première et unique étude théorique sur le sujet de la crèche : Philippe de Berlaymont, S. J., *Paradisus Puerorum,* Cologne, 1618.

La confrontation de ces dates est significative : elle nous met d'emblée en présence d'une coutume dont l'aire d'implantation recouvre une grande partie de l'Europe. A première vue, une telle diffusion ne paraît explicable que moyennant l'action du temps ou celle d'une propagande méthodique entreprise par un organisme agissant à travers toute la Chrétienté.

Mais la première explication semble difficilement admissible : elle se heurte à l'absence complète de toute mention provenant de l'époque immédiatement antérieure. Aucun texte de la première moitié du XVIe siècle racontant les usages de Noël, qu'il soit de provenance catholique ou protestante, ne nous présente la Crèche telle qu'elle deviendra familière un siècle plus tard. Une innovation aussi spectaculaire n'eût pas manqué d'être relevée. Les polémistes Réformés en eussent fait la cible de choix de leurs railleries, comme ils le firent pour les « repos de Jésus ».

D'autre part, le seul organisme dont l'intervention semble suggérée par le tableau qui précède est la Compagnie de Jésus. Or, pour les écrivains jésuites de la première génération, la crèche paraît avoir été une inconnue. Dans un sermon où il énumère les pieux usages et cérémonies de la Noël, saint Pierre Canisius n'en fait aucune mention.

Il semble donc qu'il faille conclure à une éclosion spontanée et simultanée d'un usage réellement nouveau qui, pour des motifs impossibles à préciser, n'atteignit tout d'abord qu'un nombre restreint de localités ou de milieux spécialement réceptifs.

Sa première diffusion aurait été assez lente. Parmi les milieux touchés le plus rapidement, il faut certainement compter plusieurs maisons princières ou seigneuriales d'Allemagne et d'Italie et un certain nombre d'ordres religieux : Théâtins, Pères des *Scuole Pie,* Orato-

riens, Carmes, Dominicains, évidemment les Franciscains et les Capucins et surtout les Jésuites. L'influence de ces derniers, principalement de leurs maisons et collèges de la province de Germanie Supérieure, a été profonde et durable.

C'est aussi dans le sillage des Pères Jésuites que nous voyons les crèches se répandre à travers le monde entier. En Inde et à Salsette elles sont signalées dès avant 1590 et sont le but d'une grande affluence pendant plusieurs jours consécutifs : à Lahore, en 1599, il y eut de 3000 à 4000 visiteurs pendant vingt jours. Au Brésil, vers la même date, elles sont cause de dépenses si somptuaires que le visiteur Christophe de Govea croit devoir les interdire. Mais pour faire droit à une réclamation, le P. Aquaviva, Général de la Compagnie, lève l'interdiction à condition que la représentation se borne aux personnages principaux et ne contienne rien de distrayant. Du Japon les Lettres Annuelles de 1595 racontent comment la plus ancienne fut construite par 20 élèves du séminaire d'Arima. Au Canada le P. de Brébeuf aménagea une crèche en 1642, dans une hutte en branchages construite par les Hurons et composa un chant de Noël!

L'auteur ne mentionne rien concernant l'Afrique. Mais il serait bien étrange qu'à une époque où les Missions de l'Ancien Royaume du Congo connaissaient leur principale efflorescence, elles n'aient pas adopté ce moyen d'apostolat intuitif par excellence, qui précisément à ce moment gagnait tous les rivages du monde.

On sait aussi qu'en 1616 le procureur de la Mission de Chine, le P. Nicolas Trigault, reçut du Prince Electeur de Cologne, Ferdinand de Bavière, une horloge en métal doré destinée à l'Empereur de Chine, dont il donne lui-même la description détaillée :

«... horologium... nullum par habemus... nam praeter ea omnia quae in accuratissimis horologiis reperiri solent, quoties duodecimam pulsari contigit, in suprema horologii parte affabre refertur Christi nascentis historia, statuis ex aere inaurato mirabiliter expressa; tum enim prodeunt primum pastores, deinde magi qui inclinato paene Chinensi more corpore cum pueris honorariis reverentiam exhibent, quam B. Virgo honesto brachiorum motu excipit. Asinus et bos subinde velut afflaturi caput promovent. Interim ex aureo globo superiore Pater caelestis prominet, qui globus sua sponte panditur et Patrem bene apprecantem exhibet; interim angeli duo magno artificio perpetuo scendunt aut descendunt, quae dum fiunt S. Iosephus cunas agitat, et interim (quod maxime mireris) organum sua sponte naeniam puerilem suaviter cecinit : et ad haec praestanda nullum est pondus, sed internis rotis omnia peraguntur... [13] »

C'est seulement à partir du deuxième quart du XVIIe siècle que les « crèches » amovibles et réalistes paraissent avoir définitivement

13. E. Lamalle, *La propagande du P. Nicolas Trigault en faveur des missions de Chine (1616)*, dans *Archivum historicum Societatis Iesu*, t. 9 (1940), p. 110.

supplanté les formules « présépiales » antérieures. Encore leur succès ne fut-il que progressif et géographiquement inégal. Un auteur italien devenu citoyen français au temps de la Révolution énumère parmi les régions où elles connaissaient la plus grande vogue : le pays de Naples, l'Espagne, le Portugal et l'Allemagne [14].

A *Naples*, elles apparaissent en 1630 chez les Pères des Scuole Pie et se répandent de là dans les principales églises et les établissements religieux de la ville. L'usage s'introduisit de faire le tour des crèches les mieux réussies. Une fièvre d'émulation s'empara des constructeurs, surtout depuis qu'une technique nouvelle eut permis la réalisation de véritables œuvres d'art, remarquables par la force d'expression des visages, par la variété et le naturel des attitudes.

Les deux grands initiateurs de ce nouvel art présépial semblent avoir été Pietro Ceraso († après 1696) et son élève Michele Perrone.

Ceraso vulgarisa l'art des figurines-mannequins, grâce à une nouvelle formule de confection permettant un travail en série, réparti entre plusieurs corps d'artisans. Tronc en matériau léger (peluche, tiges d'osier ou de jonc, fils de fer) et non travaillé, épousant la forme d'une cloche pour fournir un support aux habits confectionnés avec le plus grand soin, membres articulés, têtes et extrémités en terre glaise ou en cire modelées avec la dernière précision, yeux incrustés en matière brillante, perruques en fils de soie on en cheveux naturels.

La formule eut un tel succès que Perrone n'attendit plus les commandes pour se mettre à la façon. Il se mit à confectionner un stock de figurines et même de pièces détachées pouvant être achetées séparément et assemblées au gré des acheteurs. La fabrication des crèches de Noël devint ainsi une activité artisanale régulière, bénéficiant d'un débouché bien assuré. Elle connut même une spécialisation de la production qui fait songer aux grandes entreprises.

Vers 1720, l'usage devint absolument général. Alors s'ouvre « l'âge d'or de la crèche napolitaine » [15] dont les grands chefs-d'œuvre datent des années 1750-1780.

A côté des trois « rois » de la crèche, Lorenzo Mosca († 1789), Giuseppe Sammartino († 1793) et Francesco Celebrano († 1814), qui dirigèrent des ateliers entiers d'artisans et portèrent à son zénith la perfection des crèches napolitaines, d'autres artistes se spécialisèrent : Giovanni Polidoro dans la confection des crèches domestiques à format réduit; les frères Vassallo dans celle des figurines animales (Nicolà prenant à son compte bétail, chèvres, moutons et chevaux, laissant à son frère Saverio les chameaux, les pièces de basse-cour et les chiens) ; d'autres encore dans les pièces de nature morte.

Si les crèches d'églises, telles Sta Chiara, Sta Maria in Portico, Sta Brigida, S. Paolo Maggiore, Gesù Nuovo, et celles des couvents comme

14. G. Gorani, *Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernemens et des mœurs des principaux Etats de l'Italie*, Paris, 1793, p. 327.

15. Berliner, p. 96. Le grand propagandiste des crèches fut le P. Gregorio Rocco, dominicain napolitain († 1782). Il fit édifier à Capodimonte une crèche en plein air.

celui des Sœurs de Donna Romita, continuaient à attirer les visiteurs par une plus grande variété des thèmes représentés, il leur devint impossible de soutenir la comparaison avec celles que les grands seigneurs se mirent à édifier dans leur palais.

Trop souvent la célébration du mystère de la Pauvreté devint à Naples l'occasion d'une ostentation de grand luxe.

A un rang plus modeste, la ville de Trapani en Sicile devint un centre réputé de fabrication de crèches populaires miniature. Son principal inspirateur fut Giovanni Antonio Matera († 1718), remarquable par la vérité, la vivacité, le rythme et le bon goût de ses créations. Il excella comme pas un à reproduire les scènes de la vie populaire et familiale des campagnes.

Maisons privées et couvents, tel fut le domaine préféré des crèches *espagnoles*. De toutes celles qui nous sont connues, la deuxième en date aurait appartenu au célèbre dramaturge Lope de Vega († 1635). Plus tard elles eurent un grand succès à la Cour de Philippe V et des Bourbons d'Espagne. Mais les formules usitées restèrent toujours fortement tributaires de celles de Naples. Les centres principaux de diffusion furent la Catalogne, l'Andalousie et Murcie. Dans le premier de ces pays, un modeleur catalan, Ramon Amadeu († 1821) fut à l'origine d'une école de fabrication de marionnettes en terre glaise de taille moyenne (18 à 50 cm.). Une spécialité d'origine espagnole : les crèches en ivoire.

Beaucoup plus intéressantes et originales furent les crèches du *Portugal*. Dès le milieu du XVIIe siècle, les modèles domestiques de format réduit y devinrent courants. Ils se rattachent aux représentations de théâtre en famille, par lesquelles les foyers portugais fêtaient la Nativité.

Le grand maître de l'art présépial portugais fut Joachim Machado. Dans ses deux productions les plus remarquables, la crèche de la cathédrale de Lisbonne (1766) et celle du couvent des Carmélites de cette ville (avant 1783; 500 figurines), il a donné toute la mesure de son savoir faire. Il veut surtout inspirer le sentiment de la vie par le naturel des attitudes et par des effets d'ensemble; et il s'est ingénié à exprimer, par un decrescendo de vivacité dans l'attitude des figurines, l'atmosphère de recueillement croissant imposé par la plus grande proximité de l'Enfant Dieu.

En *Allemagne du Sud* (l'auteur est très laconique concernant les Pays Rhénans; faut-il en conclure à une plus grande rareté des crèches en cette région?), les crèches de Noël ornent surtout les églises, non seulement dans les villes et des gros bourgs, comme Laufen (1628), Dachau (1629), Mindelheim, Altötting, Straubing, mais jusque dans de petites paroisses alpestres du Tyrol, du pays de Salzbourg et de Berchtesgaden. Les figurines en bois délicieusement tra-

vaillées, qui trouvaient sur place une nombreuse main-d'œuvre traditionnellement qualifiée, parvinrent mieux qu'ailleurs à se maintenir face aux techniques nouvelles. Les programmes restèrent aussi moins pléthoriques : au début, seule la scène principale, avec quelques bergers; plus tard seulement l'adoration des mages; encore plus tard, et seulement par exception, d'autres épisodes de l'Enfance.

En Bavière et en Autriche, la tradition des crèches domestiques s'était, elle aussi, largement répandue. Les cours des familles régnantes furent parmi les premières à donner l'exemple; celle de Munich, dès 1629. Les amateurs purent trouver un large choix de figurines aux « marchés aux crèches » qui se tinrent à Vienne et à Munich, durant la majeure partie du XVIIIe siècle.

Une technique introduite au Tyrol par Mayr († 1768), celle des crèches coloriées sur papier, connut un très large développement et fut à l'origine de toute une tradition. Quant aux artistes viennois, ils créèrent une autre spécialité, rare d'ailleurs : les crèches en porcelaine.

Les productions tyroliennes en bois peint finirent par l'emporter sur toutes les autres, grâce surtout à l'œuvre de trois grands artistes : F. X. Nissl († 1804), Jean Giener le Vieux († 1833) et Joseph Probst († 1861). Le premier composa, pour une paroisse de l'Ahrntal, une crèche longue de 4 mètres contenant des centaines de figurines hautes de 10 à 15 cm. Il créa des sujets encore inédits, mettant tout son soin à obtenir des effets d'ensemble. Le deuxième insista surtout sur les effets de contraste entre deux figurines. Le troisième fit confectionner par son atelier familial une collection de plus de 3.500 pièces pour la crèche du prince-évêque de Brixen. Les scènes représentées s'étageaient depuis l'Ancien Testament jusqu'à la Pentecôte.

Grâce à ces trois artistes, l'art présépial a pu se maintenir dans les Alpes du Tyrol à une époque où l'heure de sa décadence avait déjà sonné presque partout ailleurs en Europe.

Moins populaires qu'à Naples, moins spectaculaires qu'en Espagne, moins répandues qu'en Bavière, les crèches avaient aussi obtenu droit de cité vers la même époque dans pas mal d'autres régions, surtout, semble-t-il, sur le pourtour de la Méditerranée.

A Bethléem, dans la Grotte de la Nativité, confiée à la garde des Franciscains, la célébration des fêtes de Noël ne comprenait aucune crèche, avant 1610 : du moins, la description qu'en fit le P. Jean Boucher, en 1613, n'en mentionne aucune. Mais on sait qu'en 1635 le Pacha de Jérusalem fit confisquer une statuette de l'Enfant Jésus, que les Pères avaient pris l'habitude d'exposer à la dévotion du public au cours de la Nuit de Noël, et qui faisait probablement partie d'une crèche.

A Rome, vers 1640, la plupart des églises non conventuelles les ignorent encore; mais leur tradition s'enracine solidement chez des particuliers et dans les couvents. Une coutume, qui aura la vie longue, commence à s'établir : le public vient les visiter et on félicite ceux

qui ont réalisé les plus belles. Un dominicain français, le P. J. B. Labat, témoigne de cet empressement : « plus il y a de figures différentes, et de décorations approchantes du naturel, plus la représentation est estimée et le Praesepé loué et visité »[16]. Dès la fin du XVIIe siècle, on en voit aussi dans toutes les églises. Au point qu'elles rivalisent entre elles et que des connaisseurs s'avouent bien embarrassés à décerner la palme de la plus belle. Parmi les plus célèbres, l'histoire a conservé le souvenir de celles de Sta Maria sopra Minerva (Dominicains), de S. Trifone, de S. Giovanni Colabita, de S. Giovanni ante Portam Latinam, de S. Francesco a Ripa, de l'Ara Coeli et de S. Pietro in Montorio. Ces trois dernières églises étaient desservies par les Franciscains. Dans la dernière, le bienheureux Carlo da Sezzo († 1670) aurait lui-même construit des crèches.

Dans d'autres villes italiennes, Gênes, Florence, Bologne, et dans les régions dont elles sont le centre, la confection des crèches de Noël remonte également fort loin dans le XVIIe siècle.

Vers la même époque apparaît aussi la plus ancienne, semble-t-il, des crèches provençales : celle de la basilique de Saint-Maximin. L'introduction de la dévotion à l'Enfant Jésus par les Oratoriens contribua à répandre le nouvel usage. Par l'emploi fréquent d'une technique plus appropriée, peut-être importée de Murano près de Venise, celle des figurines en verre, les crèches de Provence n'ont pas leurs égales comme réalisme, sentiment de vie et force évocatrice.

Dans le reste de la France, les régions des Alpes, des Pyrénées et du Massif Central paraissent avoir offert un milieu d'accueil plus favorable que les plaines du Nord-Ouest, où les vestiges d'anciennes crèches restèrent sporadiques.

L'ingéniosité des artistes patentés et amateurs qui, sous tous les cieux de la Chrétienté, ont mis le meilleur de leur foi, de leur cœur et de leurs talents, à donner un corps au mystère le plus émouvant du christianisme, n'a d'égale que la variété de leurs réalisations. Variété aussi grande que celle qui sépare une hutte champêtre d'un palais seigneurial.

C'est qu'ils avaient le choix entre une infinité de procédés. Ils ont su mettre à profit une gamme impressionnante de techniques, chacune ouvrant des possibilités diverses :

— figurines travaillées en entier, dans le roc, ou dans le marbre;
— pièces en bois sculpté, soit en entier, soit aux seules extrémités émergeant des habits;
— pièces précieuses en métal doré ou en corail;

16. *Voyages du P. Labat... en Espagne et en Italie,* Amsterdam, 1731, III, p. 194.

— pièces peintes ou au naturel ;
— pièces habillées simplement ou avec un luxe qui prodigua joyaux et métaux précieux ;
— pièces fragiles en verre, en albâtre, en cire, en ivoire, en porcelaine ;
— pièces en peluche, avec extrémités en cire ;
— pièces pourvues d'une chevelure, d'une barbe et parfois d'ongles naturels ;
— pièces aux yeux rendus brillants par une matière spéciale ;
— pièces découpées en cartonnages ou en papiers peints ;
— figurines en stuc, en plâtre, en liège, en terre glaise, en argile, en mastic, en terra cotta ;
— figurines se dressant sur des socles en forme de pièces d'échiquier pour pouvoir émerger plus facilement d'un tapis de mousse ;
— figurines articulées capables de prendre diverses postures ;
— figurines automatisées grâce à des rouages d'horlogerie.

Dans les milieux princiers et autres, curieux des nouveautés mécaniques et assez riches pour n'avoir pas à regarder à la dépense, les plus anciens types de crèche ont parfois marié leur formule propre avec celles des théâtres à marionnettes, des carillons à personnages ou de ces « engeins d'esbattement » si prisés dans les cours du XVe siècle.

La crèche fabriquée vers 1560 pour le prince Francesco de Medicis par son jeune professeur, Bernardo Buontalenti, comprenait toute une machinerie capable de faire s'ouvrir les cieux, se mouvoir les nuages, planer les anges, bouger les personnages en une ronde d'honneur autour du Nouveau Né.

En 1576, une série de figurines fut commandée par l'archiduchesse Marie de Styrie à son frère Guillaume V de Bavière. Elle avait spécifié qu'elles devaient pouvoir se tenir debout, assis et à genoux. Si ce n'était pas possible, il fallait faire pour le même personnage plusieurs figurines à attitude différente.

Il a été question plus haut (p. 1059) de la crèche-horloge acquise par le P. Trigault pour l'Empereur de Chine.

Mais il est probable que la réalisation la plus spectaculaire en ce domaine fut la liaison d'une crèche mobile avec le mécanisme d'horlogerie de l'église des Frères Mineurs de Bruck a.d. Mur, en Styrie (1650).

En voici la description sommaire :

Dans la caverne du rocher, on pouvait voir la Sainte Famille. Marie tenait sur ses genoux Jésus qui, de ses menottes, esquissait des gestes de bénédiction, tandis que Joseph frappait le berceau de son marteau. Le long d'une paroi, un âne aux longues oreilles branlait la tête et grattait le sol d'un de ses pieds de devant. Vis-à-vis, les Rois à genoux inclinaient leur couronne. Au sommet du rocher, planaient des anges aux grandes ailes et sonnant la fanfare. Les bergers descendaient de leurs alpages, passaient avec leurs troupeaux devant la Sainte Famille et disparaissaient dans une forêt derrière une forge, dans laquelle un forgeron donnait des coups de marteau. Plus en arrière, se dressait un moulin ; deux menuisiers sciaient du bois, des bûcherons jouaient de la cognée, des chasseurs arrivaient avec leurs chiens et passaient devant l'Enfant Jésus. Hors de la cheminée d'une maison un ramoneur surgissait de temps à autre. Et sans

interruption devant la Sainte Famille passaient des dévots serviteurs, des bourgeois, des voitures de voyage, des animaux [17].

Une autre découverte scientifique fut également mise à profit. Le journal de Vienne raconte comment, en 1716, dans l'église Sainte-Anne, au lieu de faire défiler les spectateurs devant les figurines on a préféré projeter « tous les mystères des Enfances du Christ » sous l'aspect d'ombres chinoises au moyen d'une lanterne magique. Ces séances se poursuivirent jusqu'à la Chandeleur [18].

Variété des techniques; variété également des programmes et des ressources disponibles.

Crèches d'églises, à déposer sur ou derrière un autel, à un endroit du chœur, dans une chapelle latérale. Crèches de couvents, de palais seigneuriaux, de demeures bourgeoises, de chaumières campagnardes.

Crèches se limitant à reproduire la seule Nuit de la Nativité, avec ou sans l'adoration des bergers; crèches comprenant le voyage ou l'Adoration des Mages; crèches à reconstitutions juxtaposées ou multiples englobant toute la geste des Enfances du Christ, depuis l'Annonciation, voire depuis Adam et Eve dans le Paradis Terrestre, jusqu'à la Fuite en Egypte; crèches débordant le récit de l'Enfance jusqu'aux Noces de Cana, jusqu'à la Passion, et même jusqu'à la Pentecôte.

Il en fallait pour tous les goûts, pour toutes les curiosités et pour toutes les fortunes.

Suivant les goûts et les besoins, les formules adoptées furent très différentes : la crèche-armoire aux dimensions restreintes, close et transparente, souvent employée pour mieux conserver des statuettes en matériau fragile ou déformable; la hutte en bois ou en branchages ouverte vers les spectateurs, devant laquelle se déroule la scène principale souvent unique; la crèche en forme de théâtre où les figurines interchangeables tiennent lieu d'acteurs jouant devant un décor de fond peint en perspective; le « Mont de la Nativité » : amoncellement rocheux, véritable ou artificiel, où s'ouvre une grotte en renfoncement vers laquelle convergent des sentiers escarpés suivis par des cortèges de personnages, cadre facile pour une superposition ou une succession de plusieurs scènes, chacune constituant un tout complet.

Les épisodes eux-mêmes ne sont rien moins qu'uniformes. Aucun personnage, pas même l'Enfant Jésus, n'adopte une attitude fixée une fois pour toutes. Partout règne la plus grande variété : dans le choix des personnages, dans leur taille, dans leur comportement, dans

---

17. Nous résumons la description donnée par Berliner, note 543b.

18. *Wiener Diarium 1716*, cité par E. K. Blümml et G. Gugitz, *Alt-Wiener Krippenspiele*, Vienne, 1925, p. 12. Cfr Berliner, p. 133.

leur action, dans leurs attitudes, dans les aspects plus ou moins « couleur locale », et, bien entendu, dans leur nombre.

Aux personnages principaux, commémorés par les Evangiles de l'Enfance, sont venus souvent s'en ajouter d'autres, une foule d'autres.

On a songé en premier lieu à étoffer le groupe des bergers et à rehausser la pompe du cortège des Mages, tantôt en insistant sur les éléments exotiques, tantôt en faisant prévaloir la virtuosité spectaculaire.

La plus ancienne crèche domestique dont l'existence est attestée se trouve mentionnée dans un inventaire dressé en 1567 énumérant les objets appartenant à la duchesse Constance Piccolomini et provenant du château de Celano (Abruzzes). Elle comptait 116 figurines, chiffre considérable pour une date si reculée. Leur énumération révèle déjà un souci de couleur locale et de déploiement spectaculaire : la Vierge, l'Enfant et Joseph, les Trois Rois à cheval, les mêmes à pied, 3 hérauts à cheval, 3 autres cavaliers, 11 moutons, 4 petits anges et 4 grands, une « Vierge à la licorne », 2 nains, 5 serviteurs à pied, 2 chiens, 2 bergers assis, une girafe, l'âne et le bœuf, 3 chameaux avec bagages, un centaure, un éléphant portant une forteresse sur son dos, 24 bergers, 30 autres animaux et 8 anges.

A la cathédrale d'Eichstätt (vers 1665), la suite personnelle de chacun des rois Mages se compose de deux nains portant les traînes des manteaux royaux, de deux suisses avec épée et hallebarde, de deux pages en livrée espagnole et de deux nègres en bel uniforme vert.

Un motif qui rappelle la dimension cosmique de l'Evénement de Bethléem, la galerie des prophètes messianiques, apparaît çà et là parmi les crèches les plus anciennes. Ainsi à Prague (1562), à Nogent le Rotrou (fin XVIe s.). Plus tard viendra s'y adjoindre une figure de sibylle.

Mais les cadres bibliques ne tardent pas à éclater. Après tout, c'est à toute l'humanité laborieuse et pas seulement aux pastouraux et aux princes exotiques que la Paix de Noël a été apportée. Pourquoi, dès lors, ne pas la représenter tout entière avec toute sa variété?

La plus ancienne crèche domestique, qui témoigne de l'intrusion de personnages de la vie quotidienne dans une représentation de la Nativité, est de facture flamande, probablement anversoise. Elle date du dernier quart du XVIe siècle. 25 pièces nous en ont été conservées. Outre les anges, les bergers, les mages et leur suite, l'artiste a tenu à représenter quelques types bourgeois et populaires de son temps [19].

Infiltration étroitement limitée au début, ce fut pourtant la brèche par laquelle tout le flot devait finir par passer. Paysages et cadres s'amplifièrent démesurément. A Naples, le thème : vie des habitants de la campagne et leur hommage au Nouveau Né, constitua, à côté de la Nativité, de l'Annonce aux Bergers et de l'Adoration des Mages,

19. L'auteur a reproduit (planches 23-24) ces statuettes conservées actuellement dans la collection Ch. van Herck à Anvers.

un des éléments obligatoires de toute crèche aristocratique. La formule du « Mont de la Nativité » et plus encore celle des multiples scènes en série se prêtaient à un développement pratiquement illimité.

Dans tous les pays, surtout depuis la fin du XVIIe siècle, types populaires et scènes de genre abondent et défient tout catalogage. On voit défiler au complet les travaux et les jours de toute l'humanité, sans parler des nombreux exemplaires du monde animal.

Ici c'est le caravansérail de Bethléem qui accueille une scène de danses indigènes ; là l'ensemble rocheux de la Nativité abrite un ermitage avec son pensionnaire ; plus loin un chasseur poursuit du gibier, un pêcheur à la ligne attend sa capture, un loup s'enfuit avec un agneau, un chien avec une miche de pain ; ailleurs : un groupe de lavandières croquées sur le vif.

Le « Mont de la crèche » conservé au musée de Trapani (mi-XVIIe s.) est tellement recouvert de personnages lilliputiens (le plus grand mesure 13 cm.), tellement creusé de grottes habitées, qu'il évoque les miniatures médiévales les plus denses. Et il ajoute encore à cette pléthore un éparpillement de motifs ornementaux empruntés au monde végétal et à celui des coquillages. La seule énumération de tout ce petit monde recouvre deux pages entières [20].

Les crèches bavaroises étaient plus sobres que les napolitaines, mais d'une sobriété toute relative. En 1758 le sanctuaire d'un pèlerinage près de Wartenberg fit l'acquisition d'une nouvelle crèche plus conforme au goût du jour. Elle pouvait représenter quatre épisodes : les deux adorations, la circoncision et les Noces de Cana. Les figurines, hautes de quelque 30 cm., comprenaient outre les personnages essentiels, 12 bergers et paysans, 10 moutons, 9 agneaux, 2 béliers, 1 bouc, 5 grands anges et 4 petits, 3 pages, 10 serviteurs, 2 trompettes, 1 joueur de timbales, 6 hussards en uniforme bavarois, 7 chevaux, 1 chameau avec un maure, 1 éléphant, 3 prêtres, 2 acolytes, un autel avec tous les accessoires, un aubergiste, une cuisinière, une serveuse et un boucher, les 2 jeunes mariés et 8 paysannes en costumes régionaux, un ermite dans sa cellule, un chasseur avec 2 chiens, un cerf et un sanglier. Et tout cela ne suffit pas encore : on compléta l'acquisition par 84 figurines supplémentaires.

Aux figurations historiques ou légendaires, aux types populaires et aux scènes de genre vinrent parfois d'adjoindre des personnages mystérieux, qui pourraient bien représenter des membres de la famille du possesseur ou du donateur de la crèche, comme ce petit garçon et cette petite fille dans une œuvre espagnole des environs de 1630.

L'allégorie elle-même ne fait pas entièrement défaut : elle triomphe dans cette crèche des Jésuites de Vienne (1732), où l'on voit l'Enfant Jésus acceptant la Croix qui lui apparaît dans le Ciel [21].

Comme bien l'on pense, toutes ces reproductions faisaient montre d'une couleur locale très conventionnelle. Comme dans la tradition picturale des plus grands artistes de l'époque, les anachronismes des costumes et autres accessoires ne se comptent plus. Les fabriquants de

---

20. Berliner, pp. 83-84.
21. Berliner, note 838^a ; d'après les *Litterae Annuae*.

crèches ont mis un soin souvent méticuleux à reconstituer en miniature les objets et les usages qui avaient cours dans le milieu où ils vivaient.

Les manteaux de prix sont ceux qui se portaient aux réceptions princières; les perruques, celles que les estampes du Grand Siècle nous ont rendues familières. Telle crèche de Murcie nous montre un Hérode flanqué d'une garde du corps rigoureusement calquée sur celle des souverains espagnols. Ailleurs, les Noces de Cana fournissent l'occasion d'exhiber un petit jeu de dinette pour poupées-convives; mais pour des poupées princières, car vaisselle, couverts et attirail de cuisine sont en argent. Une crèche napolitaine compte en fait d'accessoires : des tapis, coussins, couvertures, coffres et paniers, divers instruments de musique pour les anges, des houlettes, des fifres et des cornemuses pour les bergers, un harnachement complet de selles, brides et étriers, pour les animaux servant de monture et même 8 pipes et 34 cimeterres devant servir aux figurines représentant des Turcs et des Maures. Et l'on pourrait continuer.

Modestes ou spectaculaires, les crèches de Noël étaient surtout construites pour être contemplées, pour fournir au peuple chrétien un succédané des Lieux Saints de l'Enfance, pour lui permettre de se retrouver en imagination à Bethléem revivant les épisodes évangéliques.

Mais le cadre de la crèche s'est prêté également à l'éclosion de coutumes de piété ou de folklore. Non seulement dans les villes, mais dans plusieurs régions rurales, la coutume s'implanta de faire le tour des églises du voisinage, pour y visiter l'Enfant Jésus et aussi pour juger des mérites respectifs des crèches. A Rome, le Diario ne manquait pas de mentionner à l'intention des curieux celles qui étaient les mieux réussies. Ailleurs les crèches avaient hérité des « repos de Jésus » la coutume des réunions d'enfants avec chants et danses en l'honneur du Nouveau Né. A Naples, une coutume, qui s'était introduite jusqu'au palais, voulait que durant la nuit de la Nativité, sur le coup de douze heures, la statuette de l'Enfant Jésus fût apportée en grande pompe et déposée dans la crèche.

Comme bien l'on pense, construire des crèches aussi variées et aussi vastes ce n'était pas une sinécure, mais une œuvre de longue haleine. Elles ne se sont pas faites en un jour. Il en est dont la confection s'étendit sur plus de 40 années et exigea la collaboration de plusieurs ateliers d'artistes et d'artisans. De plus, il fallait pourvoir au remplacement des pièces détériorées ou venant à manquer.

Les comptes de certaines églises, comme celle de S. Dominique à Palerme, au XVIIe s., renferment presque chaque année, depuis 1653, aux alentours de la Noël la mention des sommes dépensées pour garder une crèche complète et présentable et pour la faire construire. Il fallait deux jours et une nuit pour en arriver à bout. Et pourtant elle ne comprenait qu'une scène unique, édifiée sur le maître autel.

La crèche de la Collégiale de Laufen (Bavière), composée d'abord des personnages principaux puis du cortège des Mages, s'accrut par la suite de tout un panorama factice (4 villes murées, 3 châteaux et forteresses, 8 maisons isolées), d'un ermitage, d'une bergerie et d'une ménagerie (plus de 60 pièces), sans parler de l'« embellissement » des personnages primitifs. La seule confection de son estrade demandait un travail de quatre jours à deux menuisiers.

Programme très modeste à côté de celui dont un seigneur espagnol, Jesualdo Riquelma y Fontes, commanda la confection vers la même époque à un artiste d'une école napolitaine : Annonciation - Visite à Zacharie et Elisabeth - Refus d'accueil à l'hôtellerie - Annonce et Adoration des bergers - Présentation au Temple - Adoration des Mages - Massacre des Innocents — Fuite en Egypte. De cette encyclopédie imagée des Enfances du Christ furent conservées 185 figurines humaines et 364 animales, moins de la moitié de ce qui a existé.

Elles n'étaient pas rares les crèches qui comptaient plusieurs centaines de figurines. Mais il est bien probable que le record du nombre était détenu par la « Crèche » de Noël qui, depuis le règne de Charles III, ornait la Cour de Madrid. Elle était constituée par une suite de scènes en grandeur naturelle occupant toute une enfilade de salons. Le nombre total des figures était de 5950 !

A moins que ce record n'ait été éclipsé par le Noël lilliputien, pour la représentation duquel nous savons qu'un prélat de la Curie Romaine du XVIIIe siècle affecta son palais tout entier depuis la Cour d'Entrée jusqu'aux appartements de l'étage principal.

Quant au record de valeur, il revient sans doute à la Crèche érigée à la demande de la Confrérie des Orfèvres de Naples en 1661. Elle valait plus d'un million en pierres précieuses et en joyaux. Même la toison des agneaux, les écuelles de lait et les bonnets des « pauvres » bergers scintillaient de perles et de pierreries.

Le dépouillement des anciens documents financiers nous renseigne parfois sur le montant et la répartition des sommes dépensées pour la confection des crèches ou l'acquisition des pièces nécessaires à leur renouvellement.

Un « mont de la Nativité » acheté, en 1570, à Trapani, par le vice-roi comme cadeau pour Philippe II coûta le « prix de faveur » de 1.000 écus. Une crèche napolitaine d'une douzaine de statuettes, sculptée en 1616/1617 par Aniello Stellato, fut payée 191 ducats. Le grand artiste sicilien Matera aurait travaillé durant deux ans à une crèche destinée aux marquis di Gregorio pour une somme de 1.000 onces.

La crèche des Oratoriens de Munich (XVIIIe s.) célèbre dans toute la ville avait coûté 4.000 florins. Pour moins de la moitié de cette somme, les Chanoines de Saint-Augustin de Diessen en avaient construit une fort jolie et les Jésuites du Collège d'Augsbourg purent renouveler la leur. Mais le maître de chapelle de la Cour de Bavière, Peter von Winter, paya la sienne 6.000 florins.

A Straubing (Bavière) la nouvelle crèche commandée en 1707 coûta (seulement !) 632 florins. Les comptes conservés permettent de reconstituer la manière dont cette somme fut répartie entre les divers ateliers d'artisans : le poste le plus élevé (env. 200 florins) est celui du peintre chargé du décor d'ensemble ; le tailleur, pour avoir confectionné 152 pièces d'habillement, sans compter les fourrures, toucha 190 florins ; moins de la moitié revint à l'imagier, qui façonna 28 figurines ; le reste fut partagé entre le perruquier, le menuisier, le façonneur d'accessoires et une demi-douzaine d'autres bricoleurs.

On ne sait ce que coûta la crèche des Carmélites de Compiègne, qui se composait de quelque 50 mannequins de grandeur naturelle, figurant trois sujets complets : Nativité, Adoration des Mages, Présentation au Temple. Mais la somme ne dut pas être minime, puisque Louis XVI et Marie-Antoinette acceptèrent de contribuer aux frais.

Course à l'ostentation, hantise de la pléthore, quoi de plus contraire à l'esprit d'effacement de toute crèche authentique? Comment, devant certains excès et certaines fautes de goût, ne pas comprendre les réactions défavorables des milieux restés attachés à la simplicité évangélique, celles surtout des gardiens vigilants et patentés des traditions?

Nous savons déjà (voir p. 1059) l'attitude prise dès 1592 par le P. de Govea, visiteur du Brésil, et le modus vivendi qui en résulta. En 1676, ce fut au tour du Provincial des Capucins du Tyrol de rappeler ses subordonnés à plus de simplicité. Six ans plus tôt, pour des motifs différents, le cardinal vicaire de Rome, Marzio Ginetti, les avait interdites complètement dans toutes les églises dépendant des couvents de moniales. A Rome encore, la crèche de S. Francesco a Ripa, exposée du 25 novembre au 6 janvier, exigeait la présence continuelle de deux surveillants pour prévenir les « irrévérences ». Il faut croire que cela même ne suffit pas, puisqu'en 1755 les autorités conventuelles limitèrent à la Sainte Famille, aux Rois et aux Bergers, les sujets dont l'exposition était autorisée. D'autres mesures restrictives furent prises par divers ordres religieux et autorités diocésaines, p. ex. à Milan, où il fallait payer comme s'il s'agissait d'un spectacle mondain. Quant aux Jésuites, ils avaient depuis longtemps donné des directives très nettes.

Ces interventions limitatives des autorités responsables ne poursuivaient que les abus.

Au cours du Siècle des Lumières, avec la naissance d'un esprit nouveau, l'incompatibilité devint plus radicale. De toute évidence le rationalisme était aux antipodes de la disposition d'âme requise pour que la crèche puisse répondre à son mobile profond. La tendance à analyser tous les rouages, à démonter tous les mécanismes, à disséquer toutes les attitudes, à en critiquer chaque élément, à mettre à nu les « ficelles », à se gausser des conventions et des anachronismes, quoi de plus incompatible avec l'attitude de l'enfant qui regarde de tous ses yeux, qui boit un spectacle de tout son être et se laisse envoûter par le charme de la scène représentée?

Une mentalité de dénigrement, parfois d'hostilité aux crèches, commença à se développer, dans le sillage de l'Aufklärung, dont elles étaient comme un antidote.

Dans les milieux d'Eglise atteints par le courant novateur, surtout dans l'Empire, à Linz, Mayence (Dalberg!), Salzbourg, Ratisbonne,

on voit se multiplier vexations et mesures d'interdictions, inspirées par un esprit bien différent des réglementations antérieures.

Pour être de bon ton, les milieux princiers et mondains font montre d'une désaffection évidente. Joseph II, toujours radical en ces matières, fit prohiber les crèches en 1782. Mais la force des traditions était trop grande. La mesure de l'Empereur Sacristain resta lettre morte. Elle dut être retirée en 1804.

Chez les auteurs teintés de philosophisme, les expressions d'incompréhension, voire de mépris superbement affiché, se multiplient.

Bien sûr, on aurait mauvaise grâce de reprocher au suédois Gudmund Göran Adlerbeth les critiques qu'il se permit à l'endroit d'un usage qu'il était bien peu préparé à comprendre et qu'il estimait être « un remarquable jeu d'enfants » [22].

Mais il est plus grave de trouver chez des écrivains et des artistes de renom vivant en pays catholiques, des jugements qui témoignent d'un progrès inquiétant de l'incroyance religieuse. Giuseppe Gorani n'hésite pas à écrire : « Si cette invention n'avait pas pour unique but celui de rappeler la naissance du Christ, on pourrait en tirer parti pour offrir, à l'œil étonné du spectateur, l'imitation de la nature embellie par les efforts de l'art... Mais la superstition étouffe le génie... » [23]. Et le peintre Fragonard : « Le soir (26 déc.) j'ai été voir des Preceps. Ce sont des crèches à l'occasion de Noël. Quelques particuliers se font un devoir et plaisir de consacrer une pièce de leur maison, où ils établissent un petit théâtre, où ils rendent en peinture, cartonnage, figure, des paysages, montagnes, chutes d'eau et une gloire où le Saint-Esprit, Dieu le Père et la Vierge, et Saint Joseph dans une étable contemplant le Nouveau-né sur la paille. Chacun y développe son génie et tous ne font que des capucinades. Cela dure huit jours environ, et on leur fait grand plaisir de les aller visiter et faire bien des compliments » [24]. Et l'historien Lausanne : « On donne le nom de crèche à des représentations de la Nativité... de l'adoration des Mages et des bergers que l'on fait sur des autels d'églises paroissiales et autres... Il est vrai que ce ne sont que des figures de cire ou de bois qu'on habille élégamment, mais on doit laisser cet amusement aux enfants qui jouent à la chapelle. Nous avons emprunté ces drôleries des Italiens ou des Espagnols. Cela amuse le peuple... » [25].

Si l'esprit philosophique n'a pas mieux réussi à tuer la crèche que Voltaire à « écraser l'Infâme », il parvint néanmoins à lui faire per-

22. Cité p. 108 et note 695[a].
23. Gorani, *op. cit.*, p. 329.
24. M. A. Tornezy, *Bergeret et Fragonard, Journal inédit d'un voyage en Italie, 1773-1774*, Paris, 1895, p. 171. Cité par Berliner, p. 123.
25. Lausanne, *Tableau historique de Marseille*, Marseille 1789. Cité par Berliner, note 823.

dre son prestige, son don d'envoûtement. Dès l'aurore du XIXe siècle, pour nombre de chrétiens imbus de mentalité rationaliste, elle n'était guère plus qu'une dévotionnette mâtinée de folklore. A quoi bon l'interdire? Est-ce qu'on interdit aux petites filles de jouer à la poupée? Mais il est tacitement entendu que nul n'est dupe des apparences. D'ailleurs ces apparences elles-mêmes que sont-elles devenues? Sauf dans quelques milieux privilégiés, la production présépiale du XIXe siècle n'a plus rien de commun avec une inspiration artistique. Elle devint même trop souvent une production de pacotille à bon marché.

Et pourtant la crèche a continué d'exister, et elle existe toujours. Quel est l'historien de la piété chrétienne prêt à poursuivre l'étude de M. Berliner jusqu'en notre XXe siècle, en nous montrant à travers quels avatars et quels écueils la coutume présépiale s'est maintenue jusqu'à nos jours : écueils du rationalisme, du romantisme artificiel, de l'embourgeoisement artistique et de la déchristianisation sociale; écueils du machinisme et de la fabrication en série? Qui nous fera voir comment, par le creuset de cette épreuve, la crèche s'est décantée de tout apport adventice et a retrouvé sa simplicité fondamentale, et comment elle a su opposer sa force d'inertie à tous les puritanismes et à toutes les nostalgies des situations primitives soigneusement expurgées de tout apport ultérieur de la piété chrétienne?

Programme vaste et délicat, qui montrera la permanence d'un thème dévotionnel cher à tous les cœurs chrétiens et révélera que l'humanité de l'âge des spoutniks, tout comme celle des églises rococo et des bergeries de Trianon, a besoin de revoir Bethléem pour pouvoir vivre pleinement de son mystère d'amour.

« Ut dum visibiliter Deum cognoscimus
Per hunc in invisibilium amorem rapiamur ».

Eegenhoven-Louvain Roger MOLS, S. J.
21, chaussée de Mont-Saint-Jean